LA BONNE MÈRE

Marie de la Nativité



DES SŒURS DE LA CHARITÉ
DE QUÉBEC

1832–1917

Je suis heureux de voir revivre, dans cette notice, la bonne Mère Marie de la Nativité qui, pendant plus de cinquante ans, a été dans notre vieux Québec, la providence de tant de pauvres, la consolation de tant d'affligés, l'instrument de salut de tant d'âmes.

Je l'ai vue à l'œuvre; plus d'une fois, j'ai admiré ses éminentes vertus, et je ne m'étonne pas que la vénération populaire dont elle était l'objet pendant sa vie, soit devenue une sorte de culte après sa mort. Puisse la bonne Mère bénir du haut du ciel cette cité, qui garde si fidèlement le souvenir de sa piété et de ses œuvres !

† L.-N. CARD. BÉGIN,
Arch. de Québec.

J'ai personnellement connu la bonne Mère Marie de la Nativité, au temps où j'exerçais le ministère à la paroisse de St-Roch de Québec ; j'ai été à même de voir et d'apprécier son dévouement envers les pauvres ainsi que son zèle pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Pour moi, elle a pratiqué les vertus de foi, d'espérance et de charité à un degré héroïque.

F.-X. GOSSELIN, ptre, P. D.,
Curé de Notre-Dame de Lévis.

J'ai connu Rév. Sœur M. de la Nativité ; je dois dire qu'elle était la Sœur de Charité dans toute la force du terme.

ULRIC PERRON, ptre, *Chanoine.*

Nihil obstat : *Imprimatur :*

J. FERLAND, ptre. Québec, 11 février 1923.

Censor delegatus. † L.-N. CARD. BÉGIN,
Arch. de Québec.

Ces pages ne veulent en rien prévenir les jugements de la Sainte Eglise envers laquelle nous professons la plus entière et la plus filiale soumission.

En haut, dans la prière,
Au pauvre, dans l'action,
En Dieu, toujours.

Le 4 mars 1917, à la Maison-Mère des Sœurs de la Charité de Québec, s'éteignait doucement, dans la plénitude des ans et dans la plénitude plus belle encore du mérite, une vénérable religieuse que la voix populaire ne désignait plus que sous le nom de la "bonne Mère de la Nativité." Depuis soixante ans et plus, elle était le trait d'union discret entre la main ouverte du riche et la main tendue de l'indigent.

Si le chiffre des infortunés secourus par son intermédiaire est incalculable, bien nombreux aussi sont ceux-là, à qui elle a révélé que le moyen par excellence de se rendre heureux est de répandre le bonheur autour de soi. Ce bonheur, qui naît de celui que l'on donne, elle avait commencé de le goûter dès ses tendres années, et, au soir de sa vie, il avait encore pour elle ses saveurs premières : c'est qu'elle avait aperçu l'ineffable beauté du Dieu qui se cache sous les dehors de la misère, pour donner à notre amour, la joie de l'y découvrir.

Cette humble, qui toute sa vie a mis une sorte de ferveur à rechercher l'obscurité et à s'asseoir à la dernière place, est plus vivante qu'au temps où elle parcourait, comme la personnification même de la charité chrétienne, les quartiers moins heureux de notre vieux Québec. Aussi bien, le Seigneur semble-t-il vouloir l'exalter, en paraissant lui donner une puissance d'intercession qui se traduit par des faveurs que certains ne craignent pas d'appeler miraculeuses. La voix de l'autorité religieuse et la voix du peuple ont, avec des instances égales, sollicité une notice qui fît connaître davantage la bonne Mère Marie de la Nativité ; cette modeste esquisse est la réponse à ce bienveillant appel.

I

LA BONNE MÈRE MARIE DE LA NATIVITÉ

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

Le 28 mars 1832, l'humble foyer de Monsieur Pierre Royer, cultivateur de la paroisse de Sainte-Claire, Dorchester, accueillait comme une faveur du ciel, la venue d'une enfant à qui fut donné le nom de Catherine. La grâce du baptême lui apporta bientôt, avec le caractère de la régénération et le droit à l'héritage céleste, le germe des vertus surnaturelles qui devaient, plus tard, briller en elle d'un si vif éclat.

L'heureuse disposition qui, dès l'éveil de la raison, porta l'enfant vers les choses de la piété, se développa sous l'influence des exemples de sa mère, Dame Josephte Dallaire, chrétienne de haute vertu et de rare mérite. La mauvaise santé du père laissa reposer sur la vaillante femme et le poids de l'ouvrage et le poids des soucis ; ils ne manquaient certes pas, les soucis, à cette maison où, dans la gêne, grandissaient sept enfants, sans cesse menacés de devenir orphelins. On y souffrait sans être malheureux cependant, car sur la route du calvaire, on avait rencontré Jésus portant sa croix. Jamais une plainte ne tomba des lèvres de cette mère qui répétait en toute occasion pénible, cette parole de foi : "Il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra." Le bon Dieu voulut la grande épreuve redoutée : la mort du père. Ce fut le signal de la dispersion des enfants ; le modeste patrimoine fut mis en vente et des étrangers entrèrent dans cette maison où l'on avait pleuré, sans doute, mais les uns près des autres, tandis que maintenant...... La maternelle Providence veillait sur cette détresse et des portes hospitalières s'ouvrirent devant les orphelins. Nous ne savons quel concours de circonstances dirigea Madame Royer vers le presbytère du Cap-Santé où elle entra comme gouvernante. L'événement fut providentiel, car Monsieur l'abbé Morin, curé de la paroisse, reconnaissant bientôt le mérite de la mère, se fit le protecteur dévoué de la petite Catherine ;

il la confia aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, du couvent de la Pointe-aux-Trembles ; c'est là qu'elle fit ses études et qu'elle entendit les premiers appels de la vocation.

Si l'on en croit le témoignage d'une compagne, elle était en classe, un modèle, et à la chapelle, un ange. Dans une des très rares occasions où la religieuse s'oublia, plus tard, à rappeler un souvenir personnel, elle confia combien lui avait été pénible la situation dépendante où la tenait sa pauvreté. Son bon cœur, déjà large ouvert, souffrait de n'avoir pas ces petites douceurs qu'on aime pour le plaisir de les partager ; privée de la satisfaction d'offrir de son superflu, elle goûtera la joie beaucoup plus profonde de sacrifier de son nécessaire.

Un jour d'hiver, une pauvre femme et son enfant se présentent au parloir du couvent. Catherine, momentanément portière, les accueille et court à la recherche de la Mère supérieure ; elle la juge bien heureuse d'être à même de répondre à la muette sollicitation de ces deux indigences. Elle a remarqué la robe trop légère sous laquelle grelotte la petite : " La mienne est chaude, se dit-elle, je puis me passer de mon jupon." La main coule le long de la ceinture, le vêtement glisse ; elle en fait un paquet, le remet à la pauvre mère : "Faites-moi le plaisir, Madame, d'accepter ceci pour votre petite fille." Première, de la gerbe de bienfaisance qu'elle sema sur la route épineuse du pauvre, cette fleur a dû être recueillie avec amour, par son Ange gardien.

La vie religieuse

Dieu semble s'être servi des privations matérielles de la pauvreté pour allumer dans le cœur ardent de la pieuse jeune fille, une flamme de charité qui ne s'éteindra pas. Le pauvre et sa souffrance exercent sur elle une sorte d'attirance divine, irrésistible ; il faut qu'elle emploie sa vie à donner de la joie à ceux qui en ont le moins. Comment ? Dieu le savait.

La Famille religieuse dont elle devait être, pendant soixante-sept ans, l'une des plus fermes colonnes, était

encore à son matin ; Mère Mallet, la fondatrice, et sa petite colonie, venues de l'Hôpital-Général de Montréal, étaient installées depuis quelques mois, à l'humble orphelinat du plateau des Glacis. Sans bruit, elles travaillaient à assurer la survivance de l'œuvre confiée à leur zèle et elles accueillaient, comme une promesse d'avenir, l'arrivée de chaque nouvelle recrue. Mademoiselle Royer entendit parler de ces débuts ; c'en est assez : elle est conquise, elle sera Sœur de Charité.

Elle se présente à la révérende Mère Mallet qui ne lui cache pas la pauvreté de la Maison ; il y a en perspective, des labeurs, des fatigues, des renoncements, des privations, mais en retour, le "festin continuel de l'âme du juste." La compensation sembla si suave que tous les sacrifices furent acceptés d'avance. Dans cette admirable disposition d'esprit, notre généreuse aspirante franchit le seuil du noviciat, le 24 octobre 1850. Cinq postulantes l'y avaient précédée, avec qui elle allait rivaliser de courage ; en effet, telle fut l'ardeur avec laquelle elle se mit au travail de sa sanctification, que la sage Mère Mallet dut souvent intervenir pour ramener l'effort dans les bornes de la modération. La générosité était d'ailleurs l'atmosphère de ce petit cénacle ; on eût dit qu'il avait pour devise : " Jamais trop d'abnégation ! "

L'abnégation, au reste, allait bien au tempérament de la jeune novice ; son éducation, qui lui avait été une longue leçon d'austère énergie, avait fortifié cette tendance et contribué pour une bonne part, à lui façonner une âme vaillante, toujours aux aguets, pour faire taire à mesure qu'elles s'élèvent, les réclamations des sens.

Quand, le 25 octobre 1852, Sœur Marie de la Nativité se fixait irrévocablement dans son saint état, par la profession religieuse, irrévocablement aussi, elle avait résolu de ne jamais pactiser avec l'ennemi qui, selon elle, était son corps. Elle a si bien tenu parole qu'à la fin de sa vie, elle aurait pu, comme saint François d'Assise, lui demander pardon de l'avoir tant maltraité. Une de ses dernières paroles porte encore contre ce pauvre serviteur qu'elle a pourtant exténué de jeûnes, de veilles, de macérations. Une Sœur lui avait préparé quelque aliment :

"Je mets un peu de sucre, n'est-ce pas? fait-elle.—Non, ma petite Sœur, merci, c'est toujours trop bon pour *lui !*" Et la voix n'était pas tendre ; ce fut sa dernière *caresse.* Le chapitre de ses pénitences déborderait, à lui seul, le cadre de cette notice ; ce trait, recueilli sur son lit de mort, le résumera.

Pour parler d'un religieux très fervent, saint Ignace ne voulait pas qu'on dît : "C'est un homme de grande oraison", mais bien : "C'est un homme de grande mortification." C'était affirmer entre les deux, une étroite liaison et il semble bien que cette vérité ait ici une confirmation nouvelle ; chez Sœur Marie de la Nativité, en effet, l'abnégation et l'union à Dieu se sont fortifiées l'une par l'autre.

A cinq heures et quart du matin, quand la Communauté descendait au chœur pour la prière et l'oraison, elle était déjà, depuis deux heures, devant le Saint-Sacrement, autre lampe du sanctuaire, brûlant et se consumant dans la nuit silencieuse. Nos longs hivers ignoraient alors la confortable tiédeur des calorifères et la chapelle, à cette heure, était souvent glacée. Elle n'y prenait pas garde et, pendant plus d'un demi-siècle, elle donna le spectacle admirable d'une fidélité, nous allions dire héroïque, à sa faction d'amour. C'était, par excellence, l'heure des pauvres pécheurs ; si elle était si compatissante aux maux physiques, combien n'était-elle pas plus sensible aux misères morales ! Le salut des âmes a été la constante préoccupation de sa vie et le puissant aiguillon de ses immolations quotidiennes.

Les saintes âmes du purgatoire n'avaient pas de plus fidèle amie ; le nombre doit être grand de celles pour qui elle a abrégé la durée de l'expiation.

Les intérêts de la gloire de Dieu, les besoins de l'Eglise, de sa famille religieuse, de ses parents, de ses pauvres étaient tour à tour ardemment recommandés. Elle aimait à se servir de l'intermédiaire de la Très Sainte Vierge à laquelle elle témoigna, toute sa vie, la plus filiale tendresse. A la chapelle, quand elle n'était pas à sa place régulière, elle était aux pieds de sa "Bonne Mère". Aux jours de fêtes mariales, elle s'y oubliait des heures

entières, ordinairement à genoux et profondément inclinée ; dans les dernières années surtout, on eût pu la croire endormie ; mais non, le rosaire coule doucement entre ses doigts.

Autant elle était intarissable dans ses colloques avec Dieu, autant elle était mesurée dans ses discours avec les créatures. Hors le temps des récréations, elle se bornait au strict nécessaire ; en récréation, elle conversait agréablement dès que l'entretien s'élevait aux choses surnaturelles ; sinon, elle écoutait, souriante, visiblement occupée d'un objet intérieur. Si les circonstances la plaçaient auprès d'une compagne en qui la grâce avait développé les mêmes attraits, elle disait avec un évident plaisir : " Bien, ma Sœur, nous allons parler des choses d'en-haut". Tout naturellement, le thème favori de l'oraison se présentait ; elle en causait fort bien, mais avec une réserve absolue en ce qui la concernait personnellement. Toutefois, assez de petits mots lui sont échappés pour qu'il y ait lieu de croire que le Maître la conduisait plus souvent à Gethsémani qu'au Thabor, ce dont elle ne songeait pas à se plaindre, trop heureuse qu'il voulût bien la souffrir en sa compagnie.

Si elle n'était pas occupée à prier Notre-Seigneur à la chapelle, ni à le servir dans la personne de ses pauvres, elle était sûrement dans sa cellule ; pour elle, le conseil de l'Imitation était superflu, elle s'y enfermait si volontiers pour travailler et prier sous le regard de son cher crucifix ! On conserve d'elle, une vieille image de la Sainte Face, toute jaunie dans son austère cadre de bois noir ; cette image aurait été, de sa part, l'objet d'actes de réparation d'une piété tout enfantine qui ne laisse pas de faire contraste avec sa vertu si forte et si rigide. Elle la baisait affectueusement ; puis, avec des mots de regret, de douceur et d'amour, elle essuyait sur le visage adorable, la trace des larmes, du sang, des outrages, avec un petit linge blanc, très fin, très doux, un linge de soie, s'il se pouvait......Une Sœur qui surprit un jour cette scène naïve, reçut, sous le sceau du secret, un petit bout d'explication ; la mort, brisant le sceau, nous livra le secret ; combien d'autres ne garde-t-elle pas !

Cette délicatesse de cœur n'est-elle pas charmante ? Ceux qui la trouvent puérile n'ont qu'à ouvrir la vie des saints ; ils y verront maints exemples de cette tendre familiarité.

* * *

Une humble religieuse, morte à elle-même et toute perdue en Dieu, nous est apparue dans ces quelques pages ; celles qui suivent vont s'efforcer de montrer quelque chose de l'épanouissement de cette vie intérieure, dans les activités de la servante des pauvres.

II

ŒUVRES DE CHARITE

Les pauvres

En vraie fille de la Vénérable Mère d'Youville dont le grand cœur abrita toutes les infortunes, Sœur Marie de la Nativité était poursuivie par l'idée fixe de faire du bien aux malheureux, au double sens physique et moral. Elle qui n'aurait pas, sans une permission, donné une épingle à quelqu'un de la Communauté, elle qui, dans tout ce qui est à son usage, est plus pauvre que la plus dénuée de ses Sœurs, devient prodigue, sitôt qu'elle entre dans ses attributions de pourvoyeuse des indigents.

Elle ne connaît pas le système de la " charité organisée ". La misère peut tous les jours et à toute heure venir à elle. A côté de la porte d'entrée, un petit carré lui sert de parloir ; c'est là, qu'à voix basse, se déroule la longue litanie d'infortunes ; elle écoute, silencieuse, les yeux baissés. Quand la souffrance s'est tue, elle parle à son tour ; elle relève, elle encourage ; elle a remède à tout, car là où le secours matériel est impuissant, elle a encore la prière et la confiance en Dieu. Le bien qu'elle a pu faire au pauvre venant à elle, est incalculable ; non moins abondante est la gerbe de bienfaits semés en allant vers lui.

Les visites a domicile

L'indigence ne peut pas toujours venir jeter le cri de sa détresse ; la maladie l'en empêche parfois, et parfois aussi, la honte ; la charité quitte alors sa demeure et s'en va lui porter la douceur de son sourire et le secours de ses dons. L'infatigable aumônière a connu ces courses, elle qui en a fait une moyenne annuelle de quinze cents, par tous les temps et par tous les chemins.

Après une fervente adoration à la chapelle, elle se mettait ordinairement en route, dès sept heures et demie du matin : la pauvreté n'a pas ses heures de réception ; c'est toujours le moment de lui venir en aide. Son programme en tête, les bras chargés de paquets — la bonne Sœur se gardait toutefois la facilité de tenir son rosaire — les poches débordantes de petits sacs portant un nom, un numéro, elle ne s'arrêtait qu'à la limite de son itinéraire.

Elle était la consolation attendue, des demeures où était entrée l'épreuve ; tous les affligés avaient des droits égaux à sa pitié. La main compatissante savait fortifier les courages en montrant le ciel ; elle savait aussi porter doucement les âmes vers les pardons de la Pénitence et les joies de l'Eucharistie ; elle savait enfin se choisir des collaboratrices et se les attacher, au bénéfice de ses pauvres.

L'ouvroir de St-Sauveur

Pendant cinquante ans, une des sacristies de l'église de Saint-Sauveur voulut bien se prêter, une fois la semaine, au mouvement d'un ouvroir ; sous la direction de la ' bonne Mère", un groupe de dames s'y réunissaient pour vêtir l'indigence ; l'usé devenait du neuf et le neuf était taillé en vêtements de toute dimension, la pauvreté ayant tous les âges. Le petit mot d'en-haut saisissait toutes les occasions de donner son coup d'aile, au cours des longues heures de travail.

L'habillement des petits communiants était l'un des objets de l'ouvroir ; au printemps, les blanches toilettes fleurissaient comme des lis de Pâques et le nombre des familles charitables était grand, chez qui était passée en

tradition, la belle coutume de vêtir, à chaque retour de mai, un enfant pour la première communion.

A la rentrée de septembre, il fallait ouvrir les écoles aux petits pauvres, les habiller convenablement et ne les pas oublier ensuite, le long de l'année ; une paire de chaussures et un habit restent neufs si peu de temps, quand ils sont tous les jours à la tâche !

L'ouvroir de Saint-Sauveur aurait pu recueillir des chiffres éloquents ; mais, là comme ailleurs, le désintéressement de la servante des pauvres ne songea pas à établir le bilan de ses bienfaisances. Elle ne se mettait pas autrement en peine des fluctuations de son livret de banque dont elle ignora toujours la situation nette. Elle donnait à qui tendait la main, se fiant à la Providence. Son vieux petit porte-monnaie, léger, jamais à sec, avait toujours, au moment opportun, la pièce secourable ; si, par exception, ses doigts n'en retiraient que la médaille de saint Joseph, elle disait tout simplement ; "Mon bon Père, vous avez eu une *distraction*, vous voilà tout seul là-dedans !" Et le "bon Père" entendait la réflexion comme si elle eût été une prière.

En 1902, l'ouvroir passa sous une autre direction ; ce fut, en même temps qu'une cruelle épreuve pour sa fondatrice, l'occasion pour sa vertu de se manifester. La nouvelle lui en arriva à la veille de la célébration de son jubilé d'or de profession religieuse ; elle en comprit la divine signification : "C'est le cadeau du bon Dieu, dit-elle ; un bouquet de myrrhe qui ne se flétrira jamais !" Ce fut tout. La parole est gracieuse, mais que cette myrrhe dut être amère ! A l'occasion des fêtes de ce cinquantenaire, on a établi le chiffre des œuvres de l'ouvroir pour l'année courante : quatre-vingt-deux enfants y ont été habillés pour la première communion et deux cents pour la classe ; en outre, il s'y est fait une distribution de quatre cent soixante-quinze paires de chaussures.

Par quels moyens l'aimable Providence versait-elle, entre les mains de l'humble trésorière des pauvres, les sommes qu'elle répandait en bienfaits ? Un beau courant de charité lui apportait les dons spontanés des cœurs généreux, et Dieu sait s'il y en a à Québec ! Les bons

cœurs oubliaient-ils de s'ouvrir d'eux-mêmes, elle allait y frapper et leur manière de l'accueillir disait : "Revenez !" Elle n'y manquait pas. Enfin, la modeste caisse s'enrichissait annuellement de la recette d'une vente de charité, floraison, elle aussi, de la bienfaisance québecoise.

Le bazar de Mère Marie de la Nativité

C'était son nom ; il avait aussi sa date : les premiers jours de décembre ; mais il n'avait pas de local régulier ; là où on pouvait le loger, il s'installait ; ce fut, le plus souvent, à l'orphelinat d'Youville : entre pauvres, on est coutumier de bons offices. Ce bazar était un composé de tout ce que l'espoir d'un petit profit peut exposer en vente. On y voyait beaucoup d'objets à l'air vieillot, aux couleurs fanées, à la mine fatiguée ; c'était presque sa physionomie propre ! Les dames charitables mettaient tant d'art à voiler les décrépitudes et à faire valoir les moindres avantages, il tombait tant d'*ave* du rosaire de Mère de la Nativité et l'ange de la charité versait tant de bénédictions, qu'il était toujours un succès, le bazar ! Au soir du premier jour, il était parfois littéralement dégarni ; on le prolongeait alors au moyen d'expédients ingénieux qui enlevaient les suffrages populaires.

Le Québec compatissant défilait devant les industrieuses installations où sa pitié pour le pauvre se prêtait à des marchés qui faisaient sourire le bon Dieu ; pour des choses de rien, on donnait des billets de banque pas toujours minces ! mais peut-on payer trop cher, la joie de faire du bien ?

Pour les protégés de Mère Marie de la Nativité, les jours du bazar étaient des jours d'espérance, d'allégresse presque ; aussi, étaient-ils très attentifs et très assidus à en suivre le mouvement. La chère Sœur était là, toujours prête à tout enlever sur un désir, un geste de leur part ; si l'on n'eût exercé une vigilance continuelle pour garder au bazar son caractère de vente de charité, elle aurait fait une immense distribution des objets qui y étaient exposés. "Qu'est devenue cette paire de pantou-

fles, qui était là, Mère de la Nativité...? — Que voulez-vous, une pauvre femme est venue...; pauvre femme, elle n'en avait pas", balbutiait-elle, toute troublée et comme prise en défaut ; puis elle terminait avec conviction : "Le bon Dieu nous rendra cela autrement." Elle ne se trompait pas.

Quand les caissières réunissaient leurs recettes, les pauvres avaient à leur crédit, un millier de dollars, voire douze et même quinze cents ! Quelle somme de bonheur à distribuer !

Les choses excellentes n'ayant pas, plus que les autres, de droits à l'immortalité, un bazar vint qui fut le dernier. Le sacrifice de son principal moyen d'action dut être absolument pénible à la mère des pauvres ; elle ne s'en plaignit qu'au bon Dieu. Il lui envoya sans doute des compensations, car elle eut toujours de quoi couvrir l'indigence et apaiser la faim.

L'OEUVRE DES ÉCOLIERS

Nous entrons dans un domaine de prédilection ; partout, nous avons vu le dévouement ; ici, il s'y mêle une sorte de tendresse ; aussi bien, s'agit-il d'un héritage laissé par la vénérée Mère Mallet elle-même. La Communauté, en effet, s'est de tout temps préoccupée des vocations sacerdotales, et le groupe est déjà nombreux de ceux à qui elle a eu la consolation de faciliter, par des secours matériels, l'accès aux avenues du sanctuaire.

La bonne Mère Marie de la Nativité entra tout doucement et comme à son insu, sur ce théâtre où elle devait jouer un rôle très bienfaisant, encore que toujours effacé. "Je ne sais pas du tout, disait-elle à la fin de sa vie, comment, malgré mon indignité, j'ai été appelée à m'occuper de cette œuvre si belle." Ses supérieures l'avaient naguères chargée de pourvoir à l'entretien d'un séminariste qu'elle eut la joie de voir promu au sacerdoce ; il n'était qu'un précurseur ; désormais, chaque année apportera de nouvelles espérances. Puis, des étudiants plus jeunes se présentèrent, qui furent acceptés. C'était la formation cléricale commencée de plus loin, mais aussi,

pour la bonne Mère, la raison de nouvelles sollicitudes : tant de lendemains reposaient sur la seule confiance en Dieu ! Elle espérait fermement, sans doute, mais elle agissait aussi.

Désireuse de couvrir chacun de " ses enfants " d'une protection qui garantît l'avenir, elle passait à l'Archevêché, au Séminaire, aux presbytères de la ville, à certains bureaux d'hommes d'affaires, etc. A la fin, elle n'avait plus guère besoin de dire l'objet de sa visite ; sa présence était sa demande et les réponses tombaient, différentes d'expressions, mais toutes semblables d'obligeance : " Mère de la Nativité..... ?—Oui...encore elle.—Mais non, mais non ; ce n'est pas trop souvent ! Puis.... vous vous occupez toujours des écoliers ?—On ne peut plus s'en passer, Monseigneur, c'est comme au Séminaire !—Ah ! Ah ! Et combien en avais-je, l'an dernier, de vos bons petits enfants ?—Deux, Monseigneur.—Et si j'en prenais trois, cette année ?—Ce serait une espérance de plus pour l'Église.—Elle aura cette joie, la sainte Mère.—Merci, Monseigneur.—Nous préparez-vous de bons curés, encore.......?—Je l'espère....., mais il ne faut pas oublier que la perfection n'est pas de ce monde......" Vous non plus, du reste, vous n'êtes pas de ce monde, aurait-on pu conclure à la vue de l'humble et rayonnant visage, aux yeux modestement baissés et au sourire de paix.

Elle revenait à son couvent, avec des droits d'entrée au Séminaire, des chèques, des billets de banque qui signifiaient le loyer des chambres retenues en ville, la pension, le prix des livres, des uniformes, etc.

L'œuvre a traversé plusieurs phases dont chacune marquait un progrès sur la précédente. Les derniers écoliers de Mère Marie de la Nativité ont formé les premières recrues de l'Ecole Apostolique, fondée en septembre 1913. Cependant, plusieurs de " ses enfants "—elle en a compté jusqu'à vingt-six à la fois—sont restés les protégés de la Communauté ; l'orphelinat de Nazareth a, de plus, toujours eu les siens et, Dieu aidant, la double génération n'est pas près de s'éteindre. L'une et l'autre ont, dans le passé, donné des fruits assez beaux et

assez nombreux pour autoriser les plus consolants espoirs. Du haut du ciel, l'inlassable apôtre des vocations sacerdotales poursuivra son œuvre, avec ses nouveaux et plus puissants moyens d'action ; espérons-le.

III

DERNIÈRES ANNÉES

Les Jubilés—Le déclin

Le temps avait marché et, pas à pas, l'humble Sœur de Charité avait gravi la colline du cinquantenaire de sa profession religieuse. Elle ne put, en cette circonstance, se dérober aux témoignages de fraternelle affection de ses Sœurs ; elle dut même subir des honneurs : Sa Grandeur Monseigneur L.-N. Bégin, Archevêque de Québec, toujours plein de bienveillance pour la dévouée servante des pauvres et de générosité pour ses œuvres, a voulu célébrer pontificalement la messe des Noces d'Or, le 25 octobre 1902. (1)

Dix ans plus tard, en la fête des Diamants, la même paternelle bonté, reconnaissant le même mérite, l'honora, cette fois, de sa pourpre cardinalice. Ces deux grandes journées furent deux éclairs dans l'obscurité de cette existence qui, désormais retirée des activités extérieures, ne vécut plus que d'une pensée : Dieu.

Ce fut, dès lors, une ascension plus rapide vers les sommets de la vie surnaturelle ; à ses journées d'oraison, commencées à trois heures du matin, elle ne dérobait que la durée de ses courtes nuits ; toutefois, en fidèle observatrice de la Règle, elle se récréait au temps prescrit, par une conversation toute dans le ciel.

Après avoir été retirée par l'âge, des rangs du service actif des œuvres, elle le fut, par la maladie, du mouvement régulier de la vie commune ; elle entra donc à l'infirmerie : la cellule, la chapelle, voilà son horizon désormais ; c'est là que sa prière portera au bon Dieu le sou-

(1) La Semaine religieuse de Québec a fait le récit de cette fête en même temps que l'appréciation de la carrière de la vénérée Mère.

venir de la grande famille d'indigents dont elle est restée la mère et à laquelle, jusqu'à la fin, elle s'intéressera.

Comme les pauvres, elle voulut se servir elle-même et l'infirmière n'eut pas souvent le plaisir de lui faire agréer ses bons offices. La maladie opérait lentement et comme invisiblement son œuvre de mort dans cette constitution qui avait conservé sa vigueur, en dépit de persévérantes austérités. La chère malade réussit à donner le change sur une plaie qu'elle avait à une jambe et qu'elle persista à panser elle-même, assurant que *cela* n'était rien : sa mort révéla ce que *cela* avait dû être !

La mort—Les funérailles

Le matin du 4 mars 1917, l'énergie fut impuissante à commander au mal : il fallut garder le lit. Chacune comprit la gravité de l'événement ; la chère Mère était envahie par un insurmontable affaissement ; elle se préparait à partir comme elle avait vécu : sans bruit. "Ma petite Sœur, ne vous dérangez pas pour moi, je n'aurai besoin de rien," avait-elle dit à la garde-malade que, par prudence, on lui avait donnée pour la nuit. Vers neuf heures, l'altération des traits fut remarquée ; on court à l'infirmière et à la pharmacienne ; Mères et Sœurs sont appelées ; Monsieur l'Aumônier apporte les derniers sacrements ; il faut se hâter pour aller aussi vite que la mort ; l'inexprimable bonheur peint sur les traits de l'agonisante dit que l'amie attendue ne venait pas trop tôt.

Les prières suprêmes commencent ; elles se poursuivent, si belles et si consolantes ; les invitations de la terre se font pressantes : "Saints amis de Dieu, accourez.... Anges du Seigneur, venez au-devant d'elle...." Ils viennent et, sur leurs ailes, ils emportent l'âme de la servante des pauvres pour la "présenter au Très-Haut."

La nouvelle de sa mort fit sensation dans le monde des infortunés : ils ont si peu d'amis et celle-là qui s'en allait en avait été une si charitable ! Auprès de la dépouille mortelle, ce fut une longue procession de prières, de regrets, d'éloges ; touchante oraison funèbre, très éloquente parce que si sincère ! Les mains laborieuses qui

avaient répandu tant de bienfaits, reçurent des baisers pleins de vénération ; des objets de piété qu'on leur faisait toucher semblaient implorer d'elles, quelque secrète vertu. "C'était une sainte, une vraie sainte," prononça-t-on spontanément. A Dieu de ratifier. Mais ceux qui l'ont connue n'hésitent pas à affirmer qu'elle a vécu comme vivent les saints.

Aux funérailles, le pauvre cercueil de bois blanc se vit entouré de ce qui pouvait s'y trouver de plus grand : un prince de l'Eglise, plusieurs dignitaires ecclésiastiques, un nombreux clergé, et peut-être de plus rare : une assistance émue et sympathique où la reconnaissance fit couler des larmes. Bien des riches ne peuvent se payer un tel cortège ; c'est qu'il en est peu qui voudraient l'acheter au prix que l'humble religieuse y a mis : sa vie!

IV

APRÈS LA MORT

Reflets d'en-haut

Des lettres nombreuses apportèrent à la Communauté, des condoléances, des éloges, des...prophéties ; on y parlait de "sa grande puissance d'intercession pour nous obtenir ce dont nous avons besoin". Un prêtre réclame "quelque parcelle de ses vêtements, comme relique".

Un autre écrit : "Je la crois bien près du Sacré-Cœur de Jésus où elle pourra enfin satisfaire son ardente charité envers *ceux qui l'invoqueront*".

Il s'en est trouvé qui lui ont dit : "Si vous êtes auprès du bon Dieu, comme on le pense, montrez le crédit dont vous jouissez, en m'obtenant telle faveur ". La faveur venait. Le fait était communiqué, et la confiance aussi ; peu à peu, il se créa un courant sympathique qui devint de la dévotion ; on demanda des *reliques*, des portraits, des prières. Une image préparée en mars 1920, répondit à ce triple désir ; il s'en est distribué des milliers.

Il semble que la cause des vocations sacerdotales soit restée très chère à la servante de Dieu, puisqu'elle se

plaît à exaucer particulièrement les prières accompagnées de la promesse d'une offrande en faveur de cette œuvre.

D'un grand nombre de relations écrites que nous avons sous les yeux, nous extrayons, en résumant :

Succès inespéré dans une transaction, après une neuvaine de prières et la promesse d'une offrande pour les pauvres de la bonne Mère M. de la Nativité."

Dame A. A., Montréal.

"Souffrant depuis trois mois, d'un mal de jambes que le médecin jugeait sans remède, j'appliquai sur les plaies, une image de Mère M. de la Nativité et après une semaine, j'étais guérie." Dame T. B., St-Valérien.

"J'avais besoin d'une position qui me permît de faire vivre ma famille ; nous commençâmes avec confiance, une neuvaine à la bonne Mère M. de la Nativité ; le neuvième jour, pendant que nous étions encore en prière, un monsieur étranger sonne à la porte et m'offre le poste de gérant dans une importante maison, à laquelle je n'aurais jamais songé. Reconnaissance à notre bienfaitrice." Mr J.-E. L., Québec.

" Depuis trois ans, je souffrais d'un très douloureux mal de tête, pour lequel j'avais consulté deux spécialistes ; chacun me soumit à un traitement différent, l'un et l'autre inefficaces. J'entre en religion ; le mal augmente de violence au point de compromettre ma persévérance. A la suggestion de m'adresser à Mère Marie de la Nativité, je fais avec confiance, une neuvaine qui fut sans résultat. Je recommence avec un redoublement de ferveur ; au matin du neuvième jour, je m'éveille absolument guérie ; j'eus l'impression que ce......n'était plus moi ! Je suis très bien depuis et j'ai eu le bonheur de faire profession." S. S. J. de L., Sœur de la Charité, Québec.

"Un parent se voyant en danger de mort, par suite d'un empoisonnement de sang, se recommande à la bonne Mère M. de la Nativité ; il ne tarda pas à éprouver les effets de son intercession ; il est aujourd'hui parfaitement rétabli."

Mlle A. C., Maria, Bonav.

Et les faveurs se multiplient ; il ne se passe presque pas de jour où l'on n'entende parler de la bonne Mère Marie de la Nativité. On vient demander des images, des neuvaines, des......reliques ; on vient raconter des guérisons, des traits merveilleux :

"Depuis que je porte sur moi l'image de Mère Marie de la Nativité, j'obtiens tout ce que je veux........"

"La bonne Mère m'a guéri d'une grave maladie...."

"Elle m'a obtenu une excellente position......."

"Elle m'a épargné un procès ruineux........"

"Elle m'a tiré d'affaire dans une circonstance très difficile........" etc., etc.

PRIÈRE

O Dieu, Père des pauvres et Protecteur des humbles, glorifiez votre servante, la bonne Mère Marie de la Nativité, dont la vie tout entière a été consacrée à vous servir dans la personne des pauvres et à vous glorifier en aidant les vocations sacerdotales.

Nous vous le demandons par le Cœur Immaculé de Marie.

6 Pater, Ave et Gloria Patri pour ses protégés défunts et la jeunesse cléricale.

Permis d'imprimer :
11 mars 1920.

† L.-N. Card. Bégin, arch. de Québec.

On est prié de faire connaître à la Maison-Mère des Sœurs de la Charité de Québec, les guérisons ou autres faveurs obtenues par l'intermédiaire de la bonne Mère de la Nativité.

4 mars 1923,
6e anniversaire de sa mort.

IMP, ELZ. VINCENT, ENR., QUEBEC.